

# Regard psychosociologique sur l'évolution récente des relations parents-enfants

De Laura Ingalls à Lisa Simpson...

**L**es relations familiales ont une longue histoire. Sans doute traduisent-elles dans cette évolution historique tout ce qui fonde le processus d'humanisation. Depuis son origine jusqu'à nos jours, la vie familiale a effectivement connu de multiples bouleversements, dans sa nature comme dans ses formes, sans pour autant affecter fondamentalement le devenir ontologique de l'être humain. C'est pour cela que la notion de famille évoque sans doute, sur le plan historique, davantage une idée qu'un concept. Une «idée» qui a incontestablement fait son chemin en empruntant des voies multiples et rarement univoques. En remonter le cours jusqu'à la source revient à faire œuvre d'anthropologue. Ce n'est évidemment pas notre propos ici, même s'il nous appartient en toute circonstance de garder un œil ouvert sur ce que l'Histoire, en se déroulant, fait aux familles... et sur ce que les familles, en évoluant, font à l'Histoire...

Les relations familiales varient aussi d'un espace géographique à l'autre. Chaque culture leur

donne une configuration qui les teinte d'une couleur locale plus ou moins affirmée. Les formes multiples qu'elles peuvent prendre induisent pour chacune d'elles un processus d'humanisation à la fois universel et sensible aux particularités de l'écosystème qui les contient. Débusquer ces variations, repérer les invariants, observer les changements que la géographie impose aux structures familiales, c'est précisément le domaine de l'ethnologie. C'est cette discipline qui permet, à partir du tronc commun de l'histoire de la notion de famille, d'en suivre chaque méandre pour vérifier comment, à chaque fois, elle s'adapte aux lieux dans lesquels elle s'implante. Nous ne nous substituerons pas à l'ethnologue dans le texte qui suit, même si nous sommes conscients que, de cette manière, nous limitons d'emblée la portée de notre analyse en la réduisant à la seule perspective occidentale postmoderne.

L'histoire de la vie familiale n'est donc pas celle d'un long fleuve tranquille. Les relations parent-enfant qu'elle détermine varient, comme nous venons de le dire, à la fois dans le temps et dans l'espace. La psychosociologie s'intéresse précisément à ces diffé-

rentes formes que prennent la vie de famille, mais elle se limite pour cela, le plus souvent, à son histoire récente et tend à réduire son analyse aux mutations qu'elle opère dans un espace limité. Cette discipline, à travers l'alliance de la psychologie et de la sociologie, prête en outre surtout son attention à la manière dont ces configurations et leur évolution sont perçues par ceux-là même qui les agissent, à savoir les membres qui constituent la famille.

Qu'est-ce qui, précisément, définit la constitution d'une famille postmoderne? Quelle forme d'éducation y est maintenant privilégiée? Comment les relations parent-enfants trouvent-elles à s'inscrire dans ce nouveau paradigme éducatif? En quoi les objectifs pédagogiques poursuivis par les familles actuelles se distinguent-ils de ceux que se fixait la génération précédente? Comment cette nouvelle configuration influence-t-elle la qualité des liens qui s'y manifestent?

Pour répondre à ces questions essentielles, nous proposons ci-après de procéder à la comparaison de deux figures emblématiques de la vie familiale, qui cristallisent sur elles l'évolution récente des représentations que

l'on s'en fait. Nous mettrons ainsi en évidence les changements majeurs qui, d'un point de vue psychosociologique, se sont manifestés dans les liens familiaux au sein de la société nord-américaine -et par extension au sein de la nôtre- au cours de ces vingt-cinq dernières années.

A partir de la comparaison du fonctionnement de la famille Ingalls, les héros de la «Petite maison dans la prairie» et de la famille Simpson, nous montrerons ainsi comment les transformations récentes de la famille ont affecté la forme et la nature des rapports parent-enfant(s) qui s'y réalisent.

### En quoi les Ingalls sont-ils comparables aux Simpson?

La famille Ingalls et la famille Simpson représentent chacune, à travers la représentation fulgurante qu'elles proposent d'une «vie de famille», un condensé de tout ce que constitue aux yeux du téléspectateur moyen le fonctionnement relationnel d'une famille typique. La première a été diffusée dans la seconde moitié des années septante et a bénéficié d'un énorme succès populaire jusqu'à la fin des années quatre-vingt. La seconde est née en dix-neuf cent nonante et en est actuel-

lement à sa vingt et unième saison de diffusion ininterrompue à une heure de grande écoute.

La comparaison de l'une et de l'autre est rendue possible par le fait que l'élément qui les distingue réside essentiellement dans l'époque de diffusion de chacune. Sur l'ensemble des autres plans, et notamment ceux qui permettent, selon Murdock, de définir la notion de famille, les deux structures familiales sont, en tous points, comparables:

#### **Leur mode de composition.**

L'une et l'autre mettent en scène une famille nucléaire composée d'un couple hétérosexuel et de trois enfants. La fratrie regroupe, dans les deux cas, deux jeunes enfants et un petit dernier né sur le tard. Les rôles et les fonctions de chacun apparaissent, par ailleurs, de ce point de vue très comparables. On retrouve en effet, dans les deux contextes familiaux, un enfant raisonnable et studieux qui paraît confirmer le couple parental dans son fonctionnement, un autre plus espiègle et moins assidu qui tend à mettre en question l'action éducative des parents et, enfin, un bébé très dépendant de sa mère et moins directement attaché à son père, qui semble interroger la permanence du désir de parentalité chez chacun des parents. Cette composition permet ainsi de confronter les deux groupes familiaux à des problématiques éducatives somme toute très similaires, même si, nous le verrons, chacun d'eux y apportera des réponses sensiblement différentes.

#### **Leur mode de constitution.**

Les deux groupes familiaux présentent des époux qui se sont

choisis de leur propre initiative et ont fixé eux-mêmes leur situation de conjugalité. Il s'agit dans les deux cas de mariage d'affinité. La naissance des enfants n'apparaît, par ailleurs, dans aucun des deux couples comme le résultat d'une conception programmée. Dans ces deux familles, les enfants semblent avoir naturellement «imposés» leur présence, sans avoir été au préalable anticipés sous la forme d'un désir conscient explicitement formulé ou envisagés comme le fruit d'un projet de procréation artificiellement assisté.

#### **Leur système de filiation.**

Dans les deux familles, les enfants participent au même titre des deux lignées. Ils ne sont pas, comme dans le système unilinéaire, incorporés au groupe de parents définis par la mère ou par le père.

Dans chacune de ces séries, c'est par ailleurs essentiellement à partir du point de vue d'un enfant que se construit le récit et que se réalise l'essentiel de l'observation des relations familiales. Laura Ingalls comme Bart Simpson apparaissent en effet, à l'origine, comme les personnages principaux autour desquels est articulé le schéma narratif de l'ensemble de l'histoire<sup>1</sup>. Cette attitude puérocriste originelle évolue ensuite vers un examen de l'ensemble des liens qui unissent entre eux les différents membres de la famille. C'est ensuite, en définitive, cette dernière qui devient le protagoniste central de la série.

Centrée sur l'enfant, l'histoire actuelle des familles suit souvent cette même trajectoire, qui amène d'abord chacun à se définir indi-

1. La «Petite maison dans la prairie» est basée sur la série des best-sellers de Laura Ingalls Wider intitulée «Little House». De la même façon, les épisodes pilotes de la série Simpson étaient dans un premier temps intitulés «Les aventures de Bart Simpson». Dans les deux cas, l'ensemble de l'histoire familiale s'articulait autour de ce personnage principal.

viduellement autour des liens qui l'unissent à l'enfant, puis à se reconnaître dans une identité collective en tant que membre d'une famille. Organisée dans un premier temps autour de l'enfant et du désir - celui qu'il suscite, puis celui qu'il éprouve lui-même -, la famille postmoderne incite ensuite chacun à poursuivre son cheminement individuel en cherchant à partir d'elle des voies individuelles d'épanouissement.

Cette quête d'un bonheur individuel à partir d'un idéal collectif dont il convient de s'émanciper constitue un phénomène de plus en plus prégnant dans l'histoire des familles. La «Petite maison dans la prairie», à travers le succès phénoménal qu'a connu la série dans les années quatre-vingt, indique ainsi comment les liens parents-enfants avaient déjà tendance à se modéliser en suivant cette perspective. La famille Simpson permet, à travers de nombreux indices, de révéler comment ces relations ont profondément évolué au cours de ces vingt dernières années pour confirmer et intensifier ce mouvement.

Nous proposons de reprendre ci-après les points essentiels à travers lesquels cette évolution tend à se manifester. Nous envisageons ainsi successivement les conceptions éducatives qui guident l'action des Ingalls et des Simpson. Nous verrons ensuite comment les pratiques pédagogiques familiales qui en découlent influencent les relations parent-enfant(s) dans ces deux systèmes familiaux. Enfin, nous essayerons dans les deux cas de resituer chacune d'elles dans l'écosystème qui leur donne sens.

## Laura Ingalls: obéir à tout prix pour grandir en ligne droite...

Chez les Ingalls, l'éducation est avant tout affaire de *conditionnement*, de *socialisation* et de *transmission de valeurs*. Charles Ingalls et Caroline, sa charmante épouse, sur un fond permanent de fermeté mâtinée de douceur et de bienveillance, entendent principalement se faire obéir et transmettre le corpus des valeurs religieuses et morales auxquelles ils tiennent par-dessus tout. L'objectif de socialisation qui est explicitement visé par eux rend évidemment légitime le recours régulier aux punitions, aux sanctions et aux récompenses pour faire avancer les enfants dans le bon sens.

Bien entendu, tous les moyens ne sont pas permis. L'humiliation, la culpabilisation et l'affaiblissement de soi qui constituaient les instruments majeurs de la pédagogie noire<sup>2</sup> cèdent de toute évidence progressivement le pas, chez les Ingalls, à des moyens plus respectueux du développement de la personnalité de chaque enfant. On voit ainsi apparaître, toujours à des fins d'obéissance, des stratégies éducatives comme la persuasion, l'argumentation ou l'explication. À travers celles-ci, l'enfant perçoit qu'il est considéré comme une véritable personne, même s'il doit, en toutes circonstances, se soumettre à la pensée toute-puissante de l'adulte qui se charge de son éducation.

Cette éducation fondamentalement normative est reçue par les enfants comme découlant d'un ordre naturel. Il s'agit pour eux essentiellement d'obéir pour ne pas décevoir. La remise en ques-

tion du rôle, de la fonction et du statut que chacun occupe dans la relation ne peut, en aucun cas, être directement réalisée par l'enfant. La famille, figée dans un schéma relationnel univoque, est ainsi présentée comme un système structuré et organisé une fois pour toutes pour prévenir tout risque de crise en son sein. L'éducation apparaît dans un tel contexte comme un système relativement simplifié, qui laisse en définitive peu de place au doute et à la conscience réflexive. Chacun peut anticiper, dans la relation, ce qui est attendu de lui et tend ainsi à se conformer à des normes comportementales qu'il est pleinement capable d'identifier parce qu'elles sont le plus souvent explicitement fixées.

Sur ce plan là, comme sur bien d'autres par ailleurs, la famille trouve essentiellement en elle-même les ressources pour se développer. Les Ingalls présentent à cet égard un modèle traditionnel de famille, certes intégré dans une communauté, mais néanmoins replié sur lui-même. Auto-suffisante, il lui appartient, lorsque cela s'avère nécessaire, de stimuler des solidarités organiques qui ne sont pas institutionnalisées et apparaissent dès lors essentiellement liées à des relations interpersonnelles à la fois fluctuantes et aléatoires.

L'argument d'autorité, confirmé par le caractère intangible et figé des liens familiaux, mâtine ainsi

2. NDLR: Type d'éducation qui a pour but de briser la volonté de l'enfant pour en faire un être docile et obéissant; violence faite à l'enfant sous couvert d'éducation (voir Alice Miller, docteur en philosophie, psychologie et sociologie et chercheur sur l'enfance)

l'ensemble des relations parents-enfants. L'ancrage institutionnel moins affirmé intervient alors éventuellement pour compléter l'action de la famille et renforcer la fonction socialisante et le rôle de conditionnement qu'elle exerce auprès de l'enfant.

Chez les Ingalls, le rapport éducatif est avant tout conçu comme imprégnation des usages et des savoir-faire adultes. Il repose sur un consensus entre les deux parents qui, en tant que couple, constitue le véritable garant de l'ordre dans la famille. Rarement confronté au risque d'un désaccord, le lien conjugal n'est en réalité jamais remis en question. Il se montre ainsi peu perméable aux risques de crise, notamment lorsqu'il est question de parentalité. Le lien qui unit chacun des parents aux différents enfants de la famille prend en effet une forme instituée, au sein de laquelle la transmission se fait essentiellement de manière descendante - de l'adulte à l'enfant - à partir d'une autorité adulte unifiée qui protège, interdit et autorise.

Il en va évidemment tout autrement chez les Simpson. Chez eux, les enfants constituent le socle mouvant autour duquel s'organise - ou se désorganise - la famille chaque fois qu'elle s'efforce de maintenir, vaille que vaille, le couple parental en situation d'éduquer. Les objectifs de la famille, ambitieux en termes d'émancipation personnelle,

exposent ainsi chacun au risque de s'y perdre. A l'image «idéale» des Ingalls, qui questionne peu et se veut rassurante dans la forme romantique qu'elle propose, succède ainsi l'image idéale des Simpson qui interroge sans cesse et se souhaite amusante dans la forme parodique qu'elle impose.

### Bart Simpson: s'épanouir au risque du désordre...

De Singly (2009) a notamment mis en avant l'idée que la nouvelle fonction que se donne la famille est celle de la reconnaissance personnelle de l'enfant en tant qu'individu à part entière. Il ne s'agit plus dès lors, pour elle, de transmettre à l'enfant des règles ou des valeurs sous la forme d'une culture familiale, mais davantage de l'inciter à s'affirmer dans sa personnalité et à agir en fonction de ses propres choix.

Chez les Simpson, effectivement, chacun fait son chemin. Pour le meilleur et pour le pire - pour le rire serions-nous même tentés de dire. Bart, l'enfant rebelle qui s'égare dans des chemins de traverse. Lisa, la surdouée, mal identifiée dans ce rôle par son univers familial et Maggy, le bébé superfétatoire qui peine à se faire reconnaître et, en conséquence, renonce à parler. Trois trajectoires d'enfant «soutenues» par deux parents dont le parcours de reconnaissance sociale apparaît lui-même généralement chaotique.

Chacun, dans la famille, lutte pour être soi, à la fois libre et ensemble, sujet de son propre développement, mais limité par les déterminismes bio-psycho-sociaux qui pèsent sur lui. Il le

fait par ailleurs sans plus d'armature que les balises qu'il se fixe lui-même ou que le monde social lui rappelle par l'intermédiaire de ses institutions (école, église, quartier).

Une des principales raisons pour lesquelles la famille Simpson ne marche pas si mal, malgré ses déboires, tient dans le fait qu'elle évolue dans une petite ville américaine traditionnelle et que les institutions dont elle dépend sont proches d'elle<sup>3</sup>. Les enfants Simpson vont par exemple à l'école de leur quartier, à deux pas de chez eux. Leurs copains habitent dans le voisinage immédiat. Les Simpson ne sont dès lors pas confrontés à une bureaucratie froide et tentaculaire qui leur serait inaccessible. Ils ne sont pas davantage isolés dans une ville anonyme. Les enseignants, à travers le principal Skinner ou Madame Crapabelle, sont toujours prêts à recevoir Homer et Marge en cas de problème. Ainsi, si chez les Ingalls l'école complétait le travail éducatif, avec les Simpson elle cherche parfois davantage à suppléer - généralement maladroitement - une action parentale souvent perçue comme défaillante.

La politique, elle aussi, se règle chez les Simpson essentiellement au niveau local. Les commerces sont également ceux du quartier. Apu et son «mini-market» font ainsi partie intégrante du tissu relationnel de la famille. Les médias eux-mêmes sont presque exclusivement locaux. Les Simpson apparaissent de cette manière intégrés dans une communauté au sein de laquelle tout le monde se connaît sans pour autant nécessairement s'apprécier ni même, surtout, songer à s'en traire. Flanders, le voisin des

3. P.A.Cantor, in Irvin P.W., 2010

Il ne s'agit plus pour la famille, de transmettre à l'enfant des ègles ou des valeurs sous la forme d'une culture familiale, mais davantage de l'inciter à s'affirmer dans sa personnalité et à agir en fonction de ses propres choix.

Simpson, constitue une illustration par l'absurde de l'obsolescence des mécanismes de solidarité organique caractéristiques de l'idéal communautaire.

L'environnement écosystémique des Simpson que constitue Springfield permet ainsi aux processus de co-éducation, d'alliance éducative et de soutien à la parentalité de se manifester institutionnellement - au moins sous la forme d'une déclaration d'intention - pour pallier les insuffisances éducatives des parents ou, à tout le moins, limiter les effets délétères de leur inconstance. L'institution fermée auto-suffisante mais intégrée dans une communauté d'appartenance que représentait la famille Ingalls fait ainsi place avec les Simpson à une institution familiale ouverte et plus largement dépendante de son environnement institutionnel.

Une autre raison qui permet au système familial des Simpson de ne pas s'écrouler tient dans le fait que, chez les Simpson, on s'aime malgré tout. Cette affectivité s'exprime parfois de manière étrange. Elle n'en est pas moins indiscutable. Homer et Bart s'aiment dans le désordre, tout comme ils se renient parfois dans la pagaille. Entre parents et enfants, on s'étrangle ainsi - plus ou moins symboliquement - les uns les autres chaque fois que l'on s'agace mutuellement, mais on se manque aussi cruellement les uns aux autres dès que l'absence se manifeste trop longuement ou se révèle trop brutalement. Bref, chez les Simpson, comme dans de nombreuses familles postmodernes actuelles, l'affection, si elle ne s'exprime pas aussi explicitement que chez les Ingalls, n'en

demeure pas moins une réalité implicite qui permet à l'ensemble familial de rester uni malgré les nombreux signes de déséquilibre.

Les messages affectifs, moins conventionnels, s'expriment dès lors tacitement dans des interactions mouvantes, aléatoires et peu régulées dans leur forme. De ce fait, l'affection se devine plus souvent qu'elle ne s'affirme. L'apparente solidité des relations familiales des Ingalls laisse de cette manière place chez les Simpson à une plus grande fluidité dans les relations.

C'est sans doute à cette manifestation flottante de l'affection que Z.Bauman (2003) fait référence lorsqu'il parle d'amour liquide pour désigner la forme et la nature que prennent les interactions humaines à l'époque actuelle. Il ne signifie pas par là qu'elles sont nécessairement de moins grande intensité ou qu'elles se présentent avec une moins grande fréquence. Il fait davantage référence à leur nécessaire flexibilité et stigmatise l'indiscutable inconstance qui caractérise, sans doute davantage de nos jours, l'ensemble des liens affectifs et sociaux. C'est pour cela que, chez les Ingalls, l'affection prend la forme d'une évidence pour permettre à chaque enfant de grandir en sachant ce qui est attendu de lui par la famille. Chez les Simpson, par contre, elle sert tout juste de toile de fond au combat quotidien que chacun mène pour devenir quelqu'un dans un univers familial à la fois complexe et changeant.

Cette manière souple et non codifiée d'envisager la relation exerce également son influence sur les rapports d'autorité. La relation est soumise à une logique rigide

Etre quelqu'un et se situer comme membre d'une famille ou devenir soi en s'affranchissant progressivement des liens qui nous unissent à elle, ce sont là précisément les enjeux fondamentaux de tout processus d'affiliation.

de transmission verticale chez les Ingalls. Elle répond davantage chez les Simpson à une logique permissive d'interaction horizontale. La dévalorisation des rapports d'autorité au sein de l'espace privé se manifeste dès lors clairement par une tendance à privilégier l'expression simultanée de tous. Chez les Simpson, chacun parle comme il l'entend et écoute... quand il le peut... Personne ne détient, à un moment ou l'autre, le monopole d'une parole toute puissante qui aurait valeur de sanction. L'expressivité qui se manifeste à tout-va donne en contre-partie parfois l'impression d'une véritable cacophonie. Le désordre se manifeste ainsi à la fois par l'absence de règles explicites clairement exprimées et par un système de communication anarchique qui ne codifie pas la prise de parole...

Pourtant, la famille résiste au chaos organisationnel. C'est notamment vrai parce que chaque crise est l'occasion pour la famille de réfléchir à ce qu'elle est. Cette attitude auto-réflexive, stimulée notamment par Marge, engage la famille dans un processus permanent de questionnement à propos de soi, rendu possible par le fait qu'aucun membre du groupe familial ne manifeste jamais la conviction d'avoir raison une fois pour toute et d'occuper au sein de la famille une position d'autorité qui ne pourrait jamais être discutée. Chez les Simpson, personne n'est ferme. Tout demeure dès lors toujours discutable.

La résistance au chaos est également rendue possible parce que, même si le système de règles apparaît flou, les deux parents - à géométrie extrêmement variable

sur ce point - restent souvent attentifs au besoin de structure qui s'exprime chez chaque enfant de manière très différente. Il se manifeste directement chez Lisa par l'adhésion à un système de valeur normatif profondément ancré en elle. Il se révèle par contre, beaucoup plus indirectement chez Bart qui, malgré sa tendance à la subversion, reste néanmoins attentif à rester en relation positive avec ses deux parents et, notamment, avec sa mère, qui apparaît le plus souvent par rapport à lui comme la véritable «gardienne du temple»<sup>4</sup>. Le style parental des Simpson tend, sur ce point également, à s'adapter aux caractéristiques particulières de chacun des enfants. Il n'est donc pas, contrairement aux apparences, question chez eux d'une quelconque démission parentale, mais davantage d'une manière d'envisager les relations de pouvoir d'une manière suffisamment souple et distante pour permettre à l'enfant d'acquérir une véritable autonomie...

Ce cheminement complexe se réalise dans la famille Simpson d'une manière parfois aléatoire et toujours, au préalable, irréfléchi. Les parents agissent généralement impulsivement ou par tâtonnement. Ils éduquent par essais et erreurs... souvent par erreurs d'ailleurs... mais est-ce réellement un problème dans la mesure où celles-ci sont clairement assumées et conduisent, par le rire, à réinterroger à chaque fois le fonctionnement familial?

C'est exactement ce processus que les pédagogues familiaux désignent généralement par les notions de conscience réflexive et de plasticité comportementale.

4. Il est symptomatique à cet égard de constater que, d'après la recherche que nous venons de réaliser, plus de neuf enfants sur dix seraient satisfaits d'avoir Marge pour mère. Ce chiffre tombe à deux sur dix lorsqu'il s'agit d'envisager l'idée de prendre Homer pour père...

Les Simpson seraient sans doute, pour ce qui relève de l'éducation familiale, de très bons clients...

## Conclusions

Rituellement, chaque épisode des Simpson commence par un gag qui présente, sous des formes diverses, la famille réunie sur le canapé. Elle apparaît ainsi en quelque sorte fédérée par le spectacle quotidien qu'offre le poste de télévision. Le regard convergent indique à quel point la T.V. est devenue chez eux la source de l'attention commune. Or, les Simpson sont eux-mêmes des personnages de télévision.

La tentation est dès lors grande d'imaginer qu'il s'agit là de l'image métaphorique d'une famille amenée à s'observer elle-même pour donner du sens à la complexité de ce qu'elle vit. Cette manière de s'engager dans une pratique auto-réflexive permanente est précisément ce qui lui permet de dépasser les crises et d'ajuster en permanence le processus éducatif aux besoins de chacun. Chaque épisode des Simpson présente dans ce contexte le récit d'un éternel recommencement, celui d'une aventure éducative au sein de laquelle chacun cherche à se développer pour ce qu'il est et, parfois, pour ce qu'il entend devenir en tant que sujet. L'histoire de cette tentative permanente d'adaptation de l'éducation aux exigences identitaires de chacun ne constitue-t-elle pas par ailleurs le véritable enjeu de la pédagogie familiale telle qu'elle se définit actuellement?

Chez les Ingalls, les images introductives révèlent par ailleurs une réalité sensiblement différente.

Le générique qui introduit chaque épisode appartient désormais à l'imaginaire collectif. Il montre Laura, enfant, dévalant, seule, une prairie fleurie et trébuchant plus d'une fois dans sa précipitation. Il est tentant de voir dans cette scène la métaphore de l'enfant qui se hâte de grandir et opte maladroitement pour la course même si son pas reste mal assuré. Le décor est d'emblée planté. Le spectacle de «La petite maison dans la prairie», ce sera donc celui de cet enfant et de la manière la plus efficace de l'aider à se développer pour qu'il tombe le moins possible. C'était là, par ailleurs, le sens des programmes d'éducation familiale qui, à l'époque, prescrivaient aux parents ce qu'ils devaient faire et se souciaient davantage de leur apporter des réponses que de les amener à se questionner.

Le happy end qui clôt ensuite chaque aventure de la famille Ingalls propose habituellement une scène de regroupement familial dans laquelle on rit, le plus souvent ensemble et avec une sincère bienveillance, d'une scène plus ou moins cocasse qui concerne la famille entière et la mobilise entièrement dans l'observation de ce qu'elle donne à connaître d'elle. Chez les Ingalls, il s'agit moins de réfléchir à ce que l'on devient, que de s'attendrir sur soi et sur ce que l'on est en tant que membre d'une famille, une fois que l'on a dépassé une difficulté et que l'on se retrouve à nouveau assuré dans ses fondements.

Etre quelqu'un et se situer comme membre d'une famille ou devenir soi en s'affranchissant progressivement des liens qui nous unissent à elle, ce sont là précisément les enjeux fondamentaux de tout

processus d'affiliation. «La petite maison dans la prairie» indique ainsi comment agir dans un univers familial simplifié dont les objectifs collectifs sont clairement fixés. Les Simpson, eux, en quête de réponses, invitent sans doute davantage à s'interroger dans un monde complexe dont la finalité individuelle reste perpétuellement à définir.

C'est sans doute le prix à payer dans nos sociétés démocratiques complexes ou tout se discute sans cesse au risque de produire une prodigieuse cacophonie. C'est sur celle-ci que les Simpson nous proposent précisément de jeter un regard amusé... pour mieux y réfléchir entre deux éclats de rire.

Bruno HUMBEECK,  
Psychopédagogue, C.P.A.S. de  
Perulwez, Chercheur UMon.

### Bibliographie

- BAUMAN Z. (2003), *L'amour liquide*, Paris, Ed. Le roueque/chambron.
- CANTOR P.A. (1999), «The Simpsons: Atomistics Politics and the nuclear family», *Political Theory*, 27 (6), pp. 734-749.
- DE SINGLY F. (2009) *Comment aider l'enfant à devenir lui-même*, Paris, Ed. Armand Colin.
- IRVIN W. (2010), *Les Simpson: les secrets de la plus célèbre famille d'Amérique*, Marne-la-vallée, Music and Entertainment Books.
- Murdock G.P. (1972), *La structure sociale*, Paris, Payot.